

À 19 ans, il commence à travailler comme caricaturiste au journal La Patrie et au Petit Journal. Un an plus tard, il part étudier la peinture et le dessin à l'Académie de Montmartre, à Paris. Il y rencontre Fernand Léger et, un peu plus tard, Picasso. À son retour en 1951, cabaret, radio et télévision sollicitent ses talents de caricaturiste et exploitent ses dons d'amuseur public. Le Devoir et La Presse lui tendront aussi leurs bras. Son humour cinglant, son dessin mordant étaient redoutables. On me disait l'homme le plus méchant du Québec. J'étais jeune, je n'avais aucune pitié pour les politiciens.

C'est dans les années soixante que Normand Hudon, le joueur de tours, le sale gamin, comme il aime se définir, se fait reconnaître comme peintre. En acceptant d'exposer ses toiles, les galeries Waddington et Agnès-Lefort lui donnent l'occasion de s'extraire du ghetto culturel dans lequel il s'était cantonné depuis huit ans. Dès lors, ce peintre humaniste n'a cessé de séduire avec des scènes picturales empreintes d'humour et de poésie marquées d'une éternelle jeunesse. Scènes d'hiver, Ô Solo Moi! Ou Temps des fêtes sont autant de tableaux où le rêve et la fantaisie rejoignent l'idéal de pureté de l'enfance.

Il a pourfendu les politiciens d'un trait de crayon incisif, saisi l'instant d'une plaidoirie dans le bâillement d'un juge ou la grimace d'un avocat cynique, peint des enfants encapuchonnés, écharpe au vent et pieds dans la neige.

A 63 ans révolus, Normand Hudon, satiriste, peintre des hommes et des saisons, est resté un gamin espiègle, fin observateur de son temps.

Texte : France Lafuste
Recherche Marie-Josée Brunelle

Les idées de ma maison
Numéro 105
Septembre 1993